

Qu'est-ce qu'une transmission chrétienne des connaissances ?

par Laurent Lafforgue

Je remercie Xavier Dufour et les autres organisateurs de ce congrès de m'avoir invité.

Je voudrais d'abord illustrer la principale raison pour laquelle je me suis investi dans les questions d'éducation – alors que je n'ai pas de famille. Et expliquer rapidement pourquoi je considère comme particulièrement important de m'exprimer dans un cadre chrétien et d'en appeler à l'Église – alors que je n'ai connu que l'enseignement laïque.

Puis j'indiquerai en quelle qualité je crois pouvoir m'exprimer sur le problème de la transmission.

Après quoi je préciserai le sens de la question que j'ai formulée comme titre de mon intervention et qui peut paraître étrange : qu'est-ce qu'une transmission chrétienne des connaissances ?

Le reste de l'exposé sera consacré à proposer quelques éléments de réflexion relatifs à cette question.

Je me suis intéressé à la situation de l'éducation pour une raison très simple : c'est que cette situation est catastrophique. Pour illustrer ce fait, je me contenterai de citer deux brefs témoignages reçus récemment – parmi des centaines d'autres qui m'ont été envoyés ces dernières années.

Le premier émane d'une élève de première année de classes préparatoires littéraires aux concours d'entrée à l'École Normale Supérieure, dans un établissement qui passe pour « le meilleur lycée de France » :

« Je suis élève d'hypokhâgne au lycée Louis-le-Grand et quelques petits faits anecdotiques m'ont donné envie de vous envoyer des nouvelles de la crème des étudiants français.

Ce matin, notre professeur de grec (confirmé) nous a descendus en flammes car d'après lui nous sommes, dans notre quasi-totalité, d'une ignorance en grammaire française "rédhibitoire pour la poursuite d'études futures". Notre professeur de latin (débutant) a d'ailleurs trouvé utile, en début d'année, de nous faire faire des exercices de grammaire française portant sur la nature et la fonction des mots et des propositions, la concordance des temps, l'accord du participe passé (participe passé dont le professeur d'espagnol déplore continuellement que certains khâgneux ne l'accordent jamais...) : ces exercices sont pourtant de niveau collège, en théorie...

Pour vous donner enfin une idée du niveau d'exigence des épreuves de langues anciennes au bac, une de mes camarades a obtenu 19/20 à l'épreuve orale de grec sans

savoir conjuguer le présent de l'indicatif, et une autre 20/20 alors qu'elle ne connaissait pas ses déclinaisons : il suffit d'apprendre les versions par coeur. Pour ma part, j'ai étudié seule le grec et, en deux fois moins de temps que mes autres camarades, j'ai atteint à mon grand étonnement un niveau sans commune mesure avec le leur : au point que je considère comme une chance de n'en avoir pas fait au lycée, où savoir ses déclinaisons et ses conjugaisons est devenu plus ou moins facultatif.

Ces quelques faits peuvent sembler bénins en comparaison de ce qui s'observe ailleurs, mais je dois dire que je m'attendais à affronter des élèves d'un niveau bien plus élevé en arrivant ici. »

J'insiste sur le fait que les élèves dont il est question dans ce témoignage comptent parmi les meilleurs de France : ils ont été sélectionnés comme tels dans les classes de Terminale des établissements laïques et des établissements confessionnels. C'est sur eux que repose l'avenir des lettres et des humanités, donc de la langue, de la culture et de la philosophie dans notre pays.

Le second témoignage émane d'un « simple assistant d'éducation » d'un lycée certainement fort peu prestigieux. La signature indique que son auteur est d'origine étrangère. Au contraire du témoignage précédent, il est truffé de fautes de syntaxe, sans parler de l'orthographe. Cet assistant d'éducation est manifestement lui-même victime de l'éducation dégradée dont il constate les effets sur les jeunes générations et redoute les conséquences pour notre pays. Cela rend son témoignage d'autant plus frappant et bouleversant :

« J'ai lu tout ce que j'ai pu trouver écrits par les combattants et défenseurs de l'Instruction publique et de l'élève non pas au centre du système, mais le maître qui "donne " son savoir d'héritiers par progression à l'élève, qui reçoit, attentivement et progressivement.

Je dois dire que étant moi-même une victime de cette massification de l'enseignement, l'état dans les lycées est pratiquement à la hauteur de ce qu'on pu rêver les salopards qui ont penser ce plan machiavelique.

Les élèves ne s'interèssent plus à rien puisque, à l'exterieur, ils ont tout. Du moins en apparences, en termes de plaisirs, d'activités, de gadjets (combien de mamans, de parents en sont encore a se dire " si j'achète un "ordi" à mon fils, il a toute les chances de construire son avenir !)..

Les parents sont totalement leurrés par ce fameux vertige de l'informatique qui fais les beaux jours des boîtes d'informatiques [...] !

L'Ecole (celle des petits enfants, la maternelle, le primaire, le collège, le lycée et les Univs) sont devenues un vrai merdier ! Les gosses sont massacrés.

[...]

J'assiste, tous les jours de ma présence au lycée, à de véritables comportements chaotiques de la part de ces élèves qui ne savent pas ou plus "tenir en place".

Sans arrêts des gadjets à la main (le portable serait-il devenu le prolongement naturel de la main de l'homme ?), sans arrêts en train de dire des insalnités, sans arrêts "par bandes", sans arrêts en train de manger n'importe quoi à n'importe quelle heure...

Ils n'ont plus aucune attitude, seulement un comportement chaotiques revelant une agressivité latente.

Lorsque je passe sous le préau , je les vois "avachis" sur les bancs, comme si ils

étaient fatigués, lassés, blasés... mais ce qui me touche le plus c'est le regard qu'ils portent lorsque par exemple, un enseignant traverse ce couloir ou une personne représentant toute autorité au lycée.

Ce sont pratiquement de véritables barbares latents qui sont désormais dans les lycées. Bien entendu, je ne parle que d'une minorité pour ces cas extrêmes mais pour ce qui est des comportements décrits ci-dessus, aucune confusion n'est possible. [...]

L'ascenseur social, pour reprendre l'expression des combattants, a été stoppé net.

La seule chose qui apparemment semble intéresser ces jeunes à première vue c'est la consommation immédiate de plaisirs.

Voilà, je tenais à vous dire ce que je vois tous les jours et ce auquel je suis confronté en tant que simple, très simple assistant d'éducation bossant depuis une petite dizaine d'années dans un lycée de l'EN.

Je puis vous assurer que si ces "cinglés" qui ont voulu et apprécié un tel état de médiocrités, de décadences, ne sont pas tout simplement arrêtés et emprisonnés, la France, et tous les pays subissant le même abrutissement par les armes silencieuses, sont perdues... [...] belle et bien PERDUE ! »

Je crains que ce « simple assistant d'éducation » d'origine étrangère n'ait de meilleurs yeux pour voir que tous nos responsables et que la plupart d'entre nous.

La situation de l'éducation dans notre pays est telle que le vernis de civilisation que nous conservons encore peut tomber très vite en poussière et laisser place à une barbarie sans frein et sans masque.

Confronté à cette situation de l'éducation et à la perspective des catastrophes qu'elle entraînera inévitablement, j'en appelle à l'Église car je vois de plus en plus clairement que c'est à elle – ainsi sans doute qu'aux communautés juives – qu'il incombera de préserver – dans les catacombes – l'essentiel de notre civilisation et de la continuer en tant que tradition vivante.

Dans la France laïque et sécularisée, même nous les chrétiens avons été trop habitués à penser que l'éducation, la culture, les structures familiales, la vie sociale, la vie politique, etc. pouvaient continuer à se développer harmonieusement sans relation aucune avec la foi, c'est-à-dire sans le Christ.

J'ai dit tout à l'heure que je n'ai jamais connu que l'école laïque. Dieu sait si, entre les années 1880 et 1960, la France a connu un merveilleux enseignement laïque : celui des écoles primaires et celui des lycées centré sur les humanités. Mais nous avons trop oublié qu'il était le fruit de siècles d'invention et de maturation de la part des congrégations enseignantes : très concrètement, le lycée napoléonien continué dans l'enseignement secondaire de la III^e et de la IV^e Républiques fut calqué sur les collèges des Jésuites, et le système d'enseignement primaire universel mis en place par la III^e République naissante emprunta sa pédagogie aux Frères des Écoles chrétiennes. D'autre part, on n'a pas assez vu que cette école a vécu et prospéré sur le fond d'héritage chrétien dont la société restait imprégnée : héritage culturel de l'ancienne France catholique, et héritage des vertus chrétiennes restées prégnantes dans la mesure où la plus grande partie de la population – dont les futurs professeurs – recevait encore une éducation chrétienne. Plus spécifiquement, on a ignoré la contribution, aussi décisive que cachée par obligation, qu'ont apportée les professeurs chrétiens de l'enseignement public au bon fonctionnement de celui-ci – tant qu'il a fonctionné. Bref, en matière d'enseignement

plus encore que dans tous les autres domaines, la laïcité a produit de bons fruits tant que son principe de base – se passer de Jésus-Christ – ne correspondait pas à la réalité des faits et que, dans le secret, elle restait irriguée par la sève du christianisme.

Seulement voilà : la laïcité est devenue une réalité vécue, la sécularisation a fait son oeuvre, on a remplacé la foi et son contenu par un moralisme, on a tourné en dérision la substance du christianisme et cessé de la transmettre, les chrétiens sont devenus partout de petites minorités. Personne ou presque n'avait prévu que cette évolution coïnciderait avec la destruction de ce à quoi mes grands-parents laïques, par exemple, et l'ensemble de leur génération étaient le plus attachés – au premier chef, la famille et l'école. Le sarment détaché du tronc et privé de sève s'est desséché, il ne donne plus de fruits, il se décompose à une vitesse vertigineuse.

Mais il est un phénomène pire encore par ses conséquences que celui du reflux du christianisme dans une société : c'est celui du reflux du christianisme dans les coeurs de ceux qui continuent à se dire et à se croire chrétiens. C'est quand nous chrétiens doutons de Jésus-Christ et de son Église, tout en continuant à nous en réclamer. Quand nous mettons notre confiance dans autre chose qui n'est plus le christianisme, mais dont nous prétendons que c'est encore du christianisme – voire que c'est le vrai christianisme enfin manifesté après des siècles d'une tradition qui nous en aurait détournés.

J'en parle parce que les champions de ce néochristianisme, prétendument supérieur à tout ce qui l'a précédé, ont joué les premiers rôles dans la destruction de l'école de l'instruction et de la transmission, non seulement du côté de l'enseignement confessionnel mais aussi de celui de l'enseignement laïque. La corruption du meilleur est la pire des choses, dit Saint Thomas d'Aquin.

Il existe un saisissant parallélisme entre la transformation radicale de l'école dans les dernières décennies et celle des catéchismes et des aumôneries de jeunes. Cela ne peut pas être un hasard. Je suis convaincu que ces deux phénomènes, en vérité, n'en font qu'un, et que la crise de l'école résulte en grande partie de la crise interne de l'Église. L'école ne se trouverait pas dans l'état illustré par les deux témoignages que j'ai lus, si nous, les chrétiens, n'avions pas démerité de la responsabilité immense qui est la nôtre en tant que disciples du Christ et membres de l'Église.

Comme je l'ai entendu expliquer par un instituteur public animé d'une foi chrétienne profonde et qui s'est trouvé à la pointe du combat pour l'école de l'instruction et de la transmission, les trois grandes perversions qui ont ruiné l'école en quelques décennies sont l'utopie, le puérocentrisme et la capitulation de l'intelligence ; la première, ajouterais-je, est une corruption de l'espérance, le second une corruption de la charité et la troisième une corruption de la foi.

Dans les écoles comme dans les catéchismes, les aumôneries et les paroisses, on a déprécié et rejeté les contenus précis et ordonnés de l'enseignement pour leur substituer un prétendu « esprit » de l'enseignement ou de la pratique.

Dans les écoles comme dans les catéchismes, les aumôneries et les paroisses, on a jugé négativement le passé et on l'a rejeté en grande partie. Dans les écoles, cela signifie que l'on a refusé de transmettre la culture, en particulier littéraire et historique, et fait croire aux nouvelles générations de professeurs et d'instituteurs que l'ancienne école était mauvaise. Dans les catéchismes et les aumôneries, l'enseignement a été réduit à une connaissance superficielle du Nouveau Testament et de quelques bribes d'Ancien Testament. Beaucoup de chrétiens se sont persuadés et ont persuadé les jeunes

générations que le concile Vatican II était l'acte de naissance du vrai christianisme, bien que ses applications fussent présentées comme très insuffisantes au regard des espérances d'aller « plus loin ». On ne s'est plus référé à la tradition de l'Église depuis les origines jusqu'aux années 1950, sauf pour en dire du mal de temps à autre. L'Église du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle fut perçue comme méritant un opprobre particulier. De la doctrine théologique de l'Église, de ses développements au cours des siècles, de ses fruits philosophiques, des grands mouvements spirituels grandis dans le sein de l'Église, des arts sacrés qui pourtant auraient pu constituer une catéchèse à eux seuls¹, il n'a plus été question.

Enfin, dans l'Éducation nationale ou l'enseignement confessionnel comme dans bien des paroisses, on se refuse jusqu'à aujourd'hui à voir la situation telle qu'elle est. La destruction de l'école est tellement avancée que la pérennité et la simple survie de la civilisation et de la culture françaises ne sont plus assurées. De même, la déstructuration de la pratique chrétienne et de la transmission du contenu de la foi est parvenue à un tel degré que se dresse le spectre d'une déchristianisation totale de la France. Pourtant, bien des personnes persistent à croire que l'école n'a jamais été aussi bonne et humaine, et que les communautés chrétiennes n'ont jamais été animées d'une foi plus authentique. Dans un cas comme dans l'autre, beaucoup restent convaincus que, si les choses ne vont pas encore comme on voudrait, c'est que l'on n'est pas allé assez loin, et que nous trouverons le salut le jour où nous en aurons fini avec toutes les « vieilleries ».

À quel titre m'exprimé-je ainsi devant vous ?

C'est d'abord en tant que chrétien laïc ayant gardé la foi en s'accrochant à la pratique minimale de la messe hebdomadaire : écoute de la parole de Dieu, attention prêtée à la liturgie (plus qu'aux homélies) et réception de l'Eucharistie.

La réflexion que j'ai dû mener en constatant la destruction de l'école m'a fait prendre conscience que je figure parmi les victimes d'un système d'aumônerie très criticable auquel j'ai d'ailleurs participé comme « animateur ». Pour être juste, ce que j'ai reçu de plus nourrissant et de plus solide dans le cadre du catéchisme m'a été dispensé étant enfant par une vieille dame qui restait imprégnée du souci de précision et d'enseignement substantiel que lui avait inculqué l'ancienne école. Elle était mère de deux enfants, dont l'un est devenu prêtre après des études supérieures de mathématiques et l'autre institutrice de l'enseignement public.

Lorsque j'étais « animateur » d'aumônerie et censé parler des sept sacrements à des jeunes lycéens, j'eus un jour la surprise de constater qu'une jeune fille de l'équipe dont j'étais responsable pouvait répondre avec davantage de pertinence et d'à-propos que moi à bien des questions : elle venait d'émigrer d'un pays d'Afrique noire et connaissait par coeur les réponses d'un catéchisme. Une telle connaissance ne suffit pas à rendre chrétien, mais je compris que son absence rend plus difficile encore de le devenir.

En ce moment, c'est aussi en tant que mathématicien que je parle. Les mathématiques ne peuvent tenir lieu de sagesse, et encore moins de sagesse chrétienne, mais elles sont une tradition vivante, de même que toutes les disciplines intellectuelles. À ce titre, elles portent en elles quelque chose de commun avec la tradition de l'Église qui, nous dit le catéchisme, est « transmission vivante accomplie dans l'Esprit Saint ».

¹ A contrario, voici un exemple magnifique de livre d'art sacré qui constitue en même temps une merveilleuse catéchèse : *L'Agneau mystique : Le retable des Frères Van Eyck*, commentaire de Fabrice Hadjadj, Éditions de l'Oeuvre, 2008,

Or, parmi toutes les traditions intellectuelles, les mathématiques jouissent d'un insigne privilège : quand un théorème est démontré, il l'est pour toujours, si bien que la tradition mathématique ignore les ruptures et ne connaît que les approfondissements. Pour cette raison, les mathématiciens, seuls peut-être parmi les modernes, ont gardé confiance dans la vérité, c'est-à-dire en son existence et en la possibilité de la trouver lorsqu'on la cherche avec amour.

C'est en bonne partie à cause de mon expérience de mathématicien que je m'étonne quand je constate que tant de chrétiens rejettent le passé de l'Église et que, tout simplement, ce passé ne leur a pas été enseigné. Bien que je n'aie jamais étudié l'histoire des mathématiques et que je m'intéresse seulement au développement de mathématiques nouvelles, j'ai appris peu à peu à connaître les grands mathématiciens de l'Histoire, et à les situer les uns par rapport aux autres dans une longue chaîne. De même, grâce à l'enseignement des lettres que mes parents puis moi avons reçu à l'école laïque, je connais suffisamment de grands auteurs et de grandes oeuvres pour oser croire que la tradition littéraire de la France et de l'Europe m'est chose familière. Mais, pour moi comme pour l'immense majorité des chrétiens contemporains – sans parler de tous nos compatriotes désormais sortis du christianisme –, la tradition de l'Église est une réalité étrangère, presque totalement inconnue. Nous ne connaissons de l'Histoire sainte, celle du peuple hébreu, que quelques épisodes que nous avons du mal à situer les uns par rapport aux autres ; nous ne savons plus rien des grands conciles, à l'exception du dernier, Vatican II, dont nous avons une image qui s'éloigne bien souvent de la réalité des textes ; nous n'avons rien lu ou presque rien lu des Pères de l'Église, de ses Docteurs et de ses grands auteurs mystiques ou dogmatiques, nous ignorons superbement leurs commentaires de l'Écriture sainte, le plus souvent nous ignorons jusqu'aux noms de la plupart d'entre eux ; nous ne connaissons la vie que de quelques saints, toujours les mêmes, que nous finissons par détacher dans notre esprit de l'histoire de l'Église ; de ce que fut cette histoire en la plupart des vingt siècles qui nous séparent de la vie terrestre du Seigneur, nous serions incapables de dire un seul mot ; nous ignorons la fécondité non seulement spirituelle mais aussi intellectuelle et artistique de l'Église au cours des temps ; nous ne savons plus lire les vitraux et les sculptures des églises et des cathédrales ; la pensée médiévale développée dans les monastères et les universités nous est totalement inconnue, et nous serions presque fiers de cette ignorance puisque nous nous sommes persuadés que le passé est mauvais.

Tout cela m'a paru naturel pendant bien des années, je n'y pensais même pas, et si j'ai fini par m'en étonner, c'est – aussi étrange que cela puisse paraître – parce que je suis devenu mathématicien et que la connaissance de la tradition mathématique dans laquelle je suis entré m'a fourni un point de comparaison solide.

En définitive, c'est donc en tant que mathématicien chrétien que j'ai proposé comme titre de cette conférence la question un peu étrange : qu'est-ce qu'une transmission chrétienne des connaissances ?

J'ai voulu reposer la question très rebattue de la spécificité d'un enseignement chrétien en des termes différents de ceux que l'on a l'habitude d'entendre. C'est en effet pour avoir mal formulé cette question de la spécificité de l'enseignement chrétien et pour y avoir mal répondu qu'un grand nombre de personnes issues des milieux chrétiens ont puissamment contribué à renverser l'enseignement classique et à ruiner l'école tant laïque que confessionnelle.

L'existence d'un enseignement laïque, historiquement constitué en partie pour lutter contre l'influence de l'Église sur les esprits, et qui consistait naturellement à transmettre des connaissances positives, a incliné beaucoup de chrétiens à chercher la spécificité d'un enseignement chrétien ailleurs que dans la transmission des connaissances. Voire à considérer qu'une attention trop grande accordée à celle-ci n'était pas chrétienne et, à la limite, qu'un enseignement authentiquement chrétien devrait consister en autre chose qu'en la transmission de connaissances. On s'est imaginé par exemple qu'un enseignement chrétien se manifesterait comme tel en se montrant « plus humain », et par « plus humain » on a entendu « moins exigeant ».

C'était commettre une lourde erreur historique, en oubliant que l'enseignement laïque devait presque tout à l'héritage de siècles de chrétienté et que son bon fonctionnement reposait largement sur l'imprégnation chrétienne des esprits.

Une lourde erreur philosophique aussi, puisque, en vérité, enseigner consiste toujours à transmettre des connaissances, et que deux enseignements ne diffèrent l'un de l'autre que par le choix et la plus ou moins bonne structuration de leur contenu.

C'est ainsi que l'enseignement du Maître par excellence – qui est le Christ – a consisté en un contenu, certes plus vertigineux que n'importe quel autre contenu ayant existé, mais bien précis et bien ordonné, à propos du Royaume des Cieux, de la relation du Fils avec le Père, de la nature de la vérité, de la vie en Dieu en tant qu'elle s'oppose au monde des apparences, etc.

En dehors de la transmission de connaissances, il n'y a tout simplement pas d'enseignement.

La question est de savoir quand donc un contenu de connaissances que l'on se propose de transmettre peut être qualifié du nom glorieux de chrétien.

Je n'ai évidemment aucun titre pour répondre à cette question, mais je voudrais quand même proposer quelques éléments de réflexion.

Un éducateur chrétien est un serviteur de la vérité, sacrée et profane.

Cela signifie d'abord qu'un éducateur chrétien ne met au centre ni lui-même ni les enfants, les jeunes ou les adultes qu'il a charge d'enseigner. Il met au centre la Vérité absolue – qui est le Christ – et les éléments partiels de vérité qui procèdent ultimement du Christ comme « logos », parole éternelle de Dieu, raison de Dieu et sagesse de Dieu. Bien avant de songer à transmettre les vérités particulières, il les recherche pour elles-mêmes. En toutes circonstances historiques et quelles que soient les connaissances accumulées par chacun, la recherche de connaissances plus approfondies et plus vastes ne doit jamais cesser et garder dans l'esprit un caractère prioritaire ; aujourd'hui, cette recherche revêt une importance encore plus grande du fait que, ayant été mal enseignés, nous sommes particulièrement ignorants. Nous ne prendrons jamais assez conscience de l'étendue et du caractère dramatique de cette ignorance, et nous ne serons jamais assez assoiffés du désir de la combler par la recherche aimante de la vérité.

La vérité dont l'éducateur chrétien doit devenir serviteur est à la fois sacrée et profane. Dans le récent texte du discours qu'il aurait dû prononcer dans l'Université de Rome qui porte le nom divin de la Sagesse, le Saint-Père, empruntant la formule au concile de Chalcédoine, dit que philosophie et théologie doivent se comporter l'une par rapport à l'autre « sans confusion et sans séparation » ; ainsi en est-il sans doute de toutes les connaissances sacrées et de toutes les connaissances profanes. Chacune

appartient à un ordre et à une discipline, dont les principes propres et les lois internes doivent être respectés, mais toutes participent de l'unique Vérité et sont portées par les mêmes esprits humains, les nôtres.

La relation entre les connaissances sacrées et les différentes disciplines profanes nécessite un équilibre, et cela doit d'abord se traduire dans le temps qu'on leur consacre. Très clairement, un établissement prétendument catholique où la transmission du contenu de la foi se voit attribuer une heure hebdomadaire plus ou moins facultative ne me paraît pas mériter le nom de chrétien. J'ai entendu parler d'écoles juives de Paris où six heures hebdomadaires sont consacrées à l'étude de la Tora et de ses commentaires ; cela devrait nous faire réfléchir.

Garder un juste équilibre entre enseignement sacré et enseignement profane suppose aussi à mon avis que, à tous les échelons des études, ces deux enseignements se placent au même niveau intellectuel.

La vérité qu'il faut chercher bien avant de songer à la transmettre possède des milieux naturels pour être reçue et indéfiniment approfondie : ce sont les traditions vivantes – qui sont la tradition de l'Église et les différentes disciplines intellectuelles.

Il ne m'appartient pas d'expliquer le sens théologique de la tradition de l'Église ni de faire voir pourquoi il est impossible d'apprendre à connaître et aimer le Christ en dehors d'elle.

Mais je peux parler de mon expérience de mathématicien, c'est-à-dire d'héritier et d'indigne serviteur de la tradition mathématique.

Les mathématiques méritent d'autant plus le nom de tradition qu'elles ne consistent pas en une juxtaposition de problèmes, sans relations les uns avec les autres, qui attendraient patiemment le jour où un « génie » isolé trouverait leur solution. Elles sont une création collective ; les idées s'y transmettent de génération en génération, se transportent d'un domaine à un autre, s'enrichissent et s'affinent toujours davantage. On est saisi de vertige quand on considère le chemin parcouru depuis les Grecs, et que l'on songe qu'il n'existe certainement aucune limite à l'approfondissement des problèmes déjà posés depuis longtemps, des nouveaux problèmes qui se posent chaque jour, et de leurs relations.

La tradition mathématique est cultivée en communauté. Il m'arrive de recevoir des courriers de « mathématiciens amateurs » fascinés par les mathématiques et qui s'imaginent avoir fait des découvertes importantes ; inmanquablement, ce qu'ils écrivent est faux ou sans intérêt, voire n'a aucun sens. Ce n'est pas qu'ils soient moins intelligents, et d'autre part leur passion pour la recherche de la vérité dans les sciences est sympathique et touchante. Mais il leur manque une communauté de mathématiciens et la longue initiation nécessaire pour affiner son esprit, le soumettre à l'épreuve d'autrui, et assimiler l'essence d'une tradition plurimillénaire qui dépasse de loin les potentialités créatrices d'un individu, aussi doué soit-il. On ne fait pas de mathématiques seul, on s'insère peu à peu dans la communauté des mathématiciens, qui porte la tradition mathématique et l'approfondit toujours davantage.

Fort de cette expérience, je n'hésite pas à déclarer – de façon provocante devant un auditoire contemporain, même catholique – que j'éprouve la plus grande méfiance envers le libre examen que chacun prétend aujourd'hui exercer à propos de tout, après avoir lu son journal, écouté les informations de 20H ou assisté en direct à un débat d'intellectuels patentés. Je suis certes partisan de l'exercice de la raison – et tout

particulièrement de la raison critique – mais je crois que cet exercice demande, pour porter de bons fruits, à s'appuyer sur de longues années d'études, les siennes et celles d'autres personnes au jugement desquelles on accepte de se confronter et éventuellement de se soumettre.

La connaissance de la tradition a en particulier l'effet – ô combien bénéfique – de rendre modeste et d'incliner à enseigner ce qu'ont écrit nos prédécesseurs plus grands que nous, lorsqu'on ne pourrait parler de son propre fond qu'en proférant des platitudes. Comme mathématicien, je m'étonne parfois d'entendre dans les homélies si peu de références aux grands commentateurs de l'Écriture que l'Église a comptés au cours des siècles. Il y a quelques mois, je me suis procuré sur le conseil d'un moine les deux gros volumes du commentaire de Saint Thomas d'Aquin sur l'Évangile de Saint Jean². Un tel commentaire met la barre vraiment très haut ; et pourtant, nous nous tiendrions à ce niveau si seulement nous avions connaissance de la tradition de l'Église. Récemment sur Radio Notre-Dame j'entendais s'exprimer Mili Hawran : Cette femme issue d'un milieu juif orthodoxe et devenue catholique à l'issue d'un long cheminement intérieur a raconté son histoire dans un livre³. Or, forte à la fois de la tradition juive qui lui avait été transmise et de l'appel personnel que le Christ lui avait adressé et auquel elle avait répondu, elle dit : « Les catholiques sont assis sur un trésor qu'ils ne connaissent pas. »

Cette vérité pour laquelle nous sommes faits et que nous recevons et approfondissons dans des traditions vivantes, nous ne pouvons la garder pour nous car elle est plus grande que nous. Elle est destinée aux esprits comme leur nourriture, et nous devons la transmettre.

Parler de l'enseignement en termes de contenu, et de ce contenu comme d'une nourriture destinée aux esprits, implique le maintien d'une double distance entre les éducateurs chrétiens et leurs élèves : distance de l'éducateur au savoir objectivé qui compose la matière de son enseignement, et distance à ce savoir des jeunes esprits qui en feront leur nourriture, c'est-à-dire qui le transformeront afin de vivre et de croître.

Cela exclut de faire des relations humaines le coeur de l'éducation chrétienne.

Les relations humaines, aussi conviviales et sympathiques qu'elles puissent être, ne sont pas chrétiennes en tant que telles. Elles ne le deviennent qu'à la condition d'être fondées sur Jésus-Christ, dans l'intériorité de chacun. Comme l'Évangile nous en avertit inlassablement, toutes les relations humaines fondées sur l'extériorité des apparences mondaines gardent quelque chose d'illusoire et reposent sur du sable. Les sarments ne sont en relation profonde et véritable, ils ne sont vivifiés par une sève commune, qu'à la condition d'être tous portés par une unique vigne qui est le Christ.

Il existe donc une analogie formelle entre l'enseignement comme transmission de connaissances et la communion chrétienne que réalise l'Église comme corps mystique du Christ ; dans cette analogie, les connaissances deviennent des métaphores du Christ qui s'est donné à tous en nourriture.

Mais les enseignants sont aussi eux-mêmes, quand ils enseignent, des figures du Christ. Tout comme les saints, ils ne renvoient pas à leur propre personne mais à infiniment plus haut.

² Éditions du Cerf, 1998 et 2006.

³ *Tu m'as séduite, Seigneur... Récit d'un cheminement du judaïsme au christianisme*, Presses de la Renaissance, 2007.

La vérité se transmet par l'enseignement de contenus précis et ordonnés, même si les contenus ne l'épuisent jamais. C'est donc sur les contenus et leur structuration que doit porter l'effort éducatif chrétien.

Qui dit « contenus », dit programmes et manuels.

Il devrait exister par exemple des manuels d'initiation à la tradition de l'Église, comprenant au moins un volume par année d'enseignement : des manuels qui présenteraient à la fois la vie et l'oeuvre d'un nombre important de grands auteurs de la tradition chrétienne – en commençant par les Pères de l'Église et en passant par les Docteurs de l'Église, avec des extraits abondants de leurs oeuvres constamment mis en relation avec l'Écriture dont ils aident à manifester et approfondir le sens. Un peu comme un « Lagarde et Michard » de la Tradition chrétienne... Mais ces manuels devraient aussi raconter l'histoire de l'Église et de ce qu'elle a inspiré : vies de saints qui constituent en elles-mêmes un enseignement, arts sacrés, fondation et développement des congrégations, invention des universités et influence intellectuelle, etc.

La présentation de l'histoire de l'Église devrait aussi posséder une dimension critique, et ne pas passer sous silence les insuffisances et les fautes de nombre de chrétiens, dont nous avons pris conscience.

Les volumes I, II et V de la collection « Chemins de la foi »⁴ vont plus loin dans cette direction que les autres livres à l'usage des collégiens et lycéens que j'ai eu l'occasion de consulter, mais je pense qu'il faudrait élaborer des manuels encore plus systématiques et approfondis : des manuels qui soient à l'histoire de l'Église des origines à nos jours ce que les meilleurs manuels de littérature des lycées de la III^e et la IV^e Républiques ont été à l'histoire littéraire.

D'une importance capitale sont aussi les programmes et les manuels d'enseignement des matières profanes. Qu'est-ce qu'un programme chrétien de mathématiques ou un manuel chrétien de mathématiques ? peut-on demander. La réponse est évidente : un programme chrétien de mathématiques est un bon programme, riche, structuré, cohérent, progressif ; un manuel chrétien de mathématiques est un bon manuel. Dans l'état actuel des choses, les programmes et les manuels de l'enseignement dit catholique sont ceux prônés par la hiérarchie de l'Éducation nationale qui a perdu la raison. Ces programmes et ces manuels ne sont pas chrétiens. Pour être fidèle à sa vocation et digne du nom qu'il porte, l'enseignement catholique doit se préoccuper de ces questions. Quelqu'un sait-il encore dans l'enseignement catholique que, pendant des décennies et jusqu'aux années 1970, les meilleurs manuels de mathématiques disponibles en France ont été ceux des Frères des Écoles chrétiennes ?

Pour terminer de plaider cette cause en revenant à mon histoire personnelle, je voudrais indiquer un autre facteur qui a contribué à me faire garder la foi – ce qui n'est pas si commun dans ma génération – malgré des années de catéchisme et d'aumônerie insuffisamment nourrissantes. Ce facteur est l'enseignement des matières profanes, qui m'a donné non pas directement la foi, mais la connaissance que la foi existe et qu'elle fait vivre. En effet, c'est à travers la lecture des classiques français et russes que j'ai pris conscience de ce que pouvaient être des sociétés et des vies travaillées par le christianisme, et que j'ai compris que la question de la foi ne peut pas être écartée d'un revers de main. C'est à travers l'étude et la pratique des mathématiques que j'ai pris conscience de la puissance illimitée des mots, aussi bien que du caractère irremplaçable

⁴ Volumes 1 et 2, *Témoins de Dieu*, dirigés par Marc Bouchacourt, et Volume 5, *Raisons de croire : petite théologie par les textes*, dirigé par Xavier Dufour, Éditions du Cerf, 2003, 2004 et 2006.

de la transmission. Cette étude et cette pratique m'ont empêché de prendre à la légère l'Écriture et la tradition de l'Église.

La foi est un don de Dieu impossible à expliquer ou à justifier complètement, mais je n'aurais peut-être pas gardé ce don si je n'avais pas bénéficié – à l'école laïque – d'un enseignement profane qui, à mon époque, était resté plus rigoureux et plus sérieux que le catéchisme et l'aumônerie.